

ESSAI

## Zoos, éducation et malentendus

### Essai d'anthropologie des émotions du visiteur de zoo<sup>1</sup>

par

Véronique SERVAIS<sup>2</sup>

**SUMMARY : Zoos, education and misunderstanding. Some comments for an anthropology of the emotions of the zoo visitor**

In the current debate about the zoo's educational role it is usually assumed that the emotional aspect of the zoo experience impairs the scientific knowledge that people can gain from their visit. First we briefly describe four human-animal interactional patterns that can be observed in a zoo, and we recognise that indeed, in that context, the emotion experienced by the public impairs its knowledge of the animals. Then we present the HEDIGER distinction between an object and a subject animal and we hypothesise that the visitor's emotions impair animal knowledge only when the exhibited animals are object-animals. Those are incomplete animals ; they are not complete beings in relation to their evolutionary environment. It is our view that when the exhibited animals are more complete organisms, the emotions can be a tool for a better knowledge of the animals.

**Keywords :** zoo, education, emotion, human-animal relationship

#### RÉSUMÉ

Il est généralement admis que l'émotion que ressent le visiteur de zoo à la vue des animaux est ce qui fait obstacle à la connaissance des espèces exhibées. Nous commençons par décrire brièvement quatre modèles d'interaction homme-animal observables au zoo qui, tous quatre, favorisent une méconnaissance de l'animal. Empruntant ensuite à HEDIGER sa distinction entre un animal-objet et un animal-sujet, nous défendons la thèse que l'émotion du visiteur n'est un obstacle à la connaissance que parce que les animaux qui lui sont montrés sont des animaux-objets, et non des êtres complets en relation avec leur environnement évolutif.

**Mots clés :** zoo, éducation, émotion, relation homme-animal

\*

\*\*

Aujourd'hui, le zoo moderne ou le « bon zoo » désire rompre avec le rôle exclusif d'amuseur public et d'excitant de la curiosité humaine qui fut longtemps le sien. Se présentant volontiers comme une Arche de Noé du 21<sup>e</sup> siècle (cf. NORTON *et al.*, 1995), il se donne quatre principales missions :

- amuser et distraire le public ;
- éduquer le public et le sensibiliser à la protection de la nature ;

<sup>1</sup> Manuscrit reçu le 19 janvier 1999 ; accepté le 27 août 1999. Les photographies illustrant cet essai ont été réalisées par Jean-Luc RENCK.

<sup>2</sup> Collaborateur scientifique du FNRS, laboratoire d'anthropologie de la communication, place du 20 Août, Bât. A1, 4000 Liège, Belgique.

- favoriser la recherche scientifique ;
- conserver des espèces menacées d'extinction et participer à des programmes de réintroduction (d'après MAPLE *et al.*, 1995).

Nous voyons donc le jardin zoologique se présenter comme un instrument d'éducation à « la nature », mais en est-il capable ? En fait, partisans et adversaires des zoos s'opposent sur la question de savoir si les zoos peuvent assumer valablement une telle mission d'éducation : apprendre au visiteur quelque chose sur les animaux, le motiver à les respecter et à les protéger, et éventuellement à agir pour leur conservation.

Mais, s'ils s'opposent sur bien des points, partisans et adversaires des zoos s'accordent cependant pour tenir l'émotion ressentie par le visiteur au contact des animaux (admiration, crainte, mépris, attirance ou répulsion, etc.) comme un obstacle à la connaissance objective. Le problème vient de ce que l'émotion est également tenue pour le seul moyen par lequel le zoo peut capter l'attention des visiteurs et susciter leur intérêt pour les animaux. L'émotion serait donc nécessaire (pour attirer le public, il faut lui montrer des animaux mignons, terrifiants ou spectaculaires) mais difficilement compatible avec une mission d'éducation (en lui montrant des animaux mignons, etc., on ne permet pas au public de voir ce qu'est réellement un animal).

Le point de vue qui sera défendu ici est cependant différent. Nous faisons l'hypothèse que ce n'est pas tant l'émotion en soi qui, au zoo ou ailleurs, constitue un obstacle à la connaissance de l'animal, mais bien plutôt les patrons interactionnels à travers lesquels les animaux sont perçus et expérimentés par le visiteur. Nous faisons donc l'hypothèse que le zoo, par la manière dont il met en scène l'animalité, propose au visiteur une relation à l'animal qui est défavorable à la connaissance. Après avoir dans un premier temps examiné quelques types d'interaction homme/animal observables au zoo, et reconnu qu'ils favorisent une connaissance extrêmement anthropocentrée de l'animal, nous reprendrons une distinction établie par HEDIGER en 1953 entre un animal-objet et un animal-sujet. Nous suggérerons alors que, lorsque les animaux présentés sont des animaux-sujets au sens de HEDIGER, l'émotion du visiteur peut devenir un guide pour une meilleure connaissance de l'animal.

### **A. Éléments d'interaction homme/animal observables au zoo**

Il n'existe que peu d'études portant spécifiquement sur le comportement des visiteurs de zoo et cherchant à déterminer leurs motivations et la manière dont ils se comportent envers les animaux. C'est pourquoi nous n'avons pas la prétention d'apporter ici une description exhaustive des types d'interaction homme/animal observables au zoo ; nous ne prétendons pas davantage en proposer une classification raisonnée. Plus modestement, notre objectif est de décrire quelques éléments d'interaction homme/animal visibles au zoo et d'observer la manière dont est créé un contexte pour une (mé)connaissance de l'animal.

### 1. Le zoo comme occasion sociale

D'après plusieurs études réalisées sur les musées (BEER, 1987 ; HOOD, 1983 ; MILES, 1986), il apparaît que moins de la moitié des visiteurs vont au musée avec pour objectif déclaré d'apprendre quelque chose. Le musée, et *a fortiori* le zoo, sont ainsi d'abord le lieu d'une occasion sociale.

Cependant, toute interaction humaine nécessite un cadre, une définition minimale et un accord implicite des partenaires sur ce qu'ils sont censés faire ensemble (cf. GOFFMAN, 1991 : 19). Au zoo, on vient d'abord pour *voir* : voir quelque chose d'étonnant ou de sensationnel, qui pourra offrir aux interactions humaines un support valable et leur permettre de se dérouler sans heurts. Il importe donc que l'animal soit spectaculaire ou du moins qu'il fasse quelque chose. On sait qu'au zoo, un animal qui ne fait rien de spécial et ne prête pas au jeu du commentaire, provoque rapidement l'ennui du visiteur. Quand au contraire il se passe quelque chose, il est fréquent que, comme RONDEAU (1995) le rapporte, l'un des membres d'un groupe se spécialise dans le rôle de « celui qui montre ».

Ainsi, lorsque la visite au zoo est d'abord une occasion sociale, la présence de l'animal, son aspect et son comportement, de même que l'interaction visiteur/animal, ne sont que le support à une activité sociale plus large à laquelle ils sont subordonnés : la sortie au zoo. En caricaturant un peu, nous pouvons dire qu'ici ce n'est pas l'animal en soi qui suscite l'intérêt du visiteur, mais l'animal en tant qu'il autorise, favorise et stimule le commentaire, la discussion, le rire,...

### 2. Des interactions cadrées par la dominance

Lorsque les animaux sont inactifs, les visiteurs ont tendance à les provoquer pour qu'il se passe quelque chose. Ils frappent sur le grillage, font du bruit, etc. De là un aspect cruel des zoos, bien décrit par ce gardien à propos de ses primates : « Ça me fend le cœur de les voir là immobiles, écrasés par l'ennui, livrés en pâture aux curieux qui les provoquent pour les obliger à bouger, à faire quelque chose »<sup>1</sup>. En réalité, de nombreux visiteurs harcèlent les animaux au zoo et ce fait est bien établi pour ce qui concerne les primates (CHAMOVE *et al.*, 1988 ; HOSEY & DRUCK, 1987, MOODIE & CHAMOVE, 1990 ; MITCHELL *et al.*, 1992 ; voir également le très intéressant article de ELLENBERGER, 1964).

RONDEAU (1995) a également observé au Monde Sauvage de Deigné (Belgique) de très beaux exemples d'interactions centrées sur la dominance devant la cage des ours. Là, l'ours mendie sa nourriture et le visiteur la lui octroie, souvent comme une *récompense* : l'ours doit « faire quelque chose » pour mériter sa friandise. Il arrive cependant que ce rapport de dominance soit

<sup>1</sup> *The Urban Gorilla*, documentaire télévisé réalisé par Allison ARGO pour *The National Geographic Society*, 1991.

contredit par le comportement de l'ours : il se désintéresse de la récompense du visiteur, il n'obéit pas aux « ordres », il fait quelque chose de « stupide », c'est-à-dire d'inapproprié, ou met, soudainement fin à l'interaction. De manière intéressante, RONDEAU note qu'une issue fréquente de ces situations est la dévalorisation de l'animal : l'ours est qualifié de « bête, con, couillon » (principalement). Ainsi le rapport de domination est confirmé, quoi que fasse l'animal. « Au total, l'ours apparaît comme un simplet, une brave bête un peu poltronne, un peu stupide... » (RONDEAU, 1995 : 143).



**Photo 1.** Un ours dans sa fosse, image d'un rapport de domination.

*The visitor sees such a bear as either a Teddy Bear or a kind of stupid and easily frightened beast.*

On peut s'interroger sur les conditions qui font qu'un fauve qui peut se révéler redoutable apparaisse comme « une brave bête un peu poltronne, un peu stupide ». Dans le cas du Monde Sauvage, cela tient notamment à la manière

dont l'interaction homme/animal est structurée ou pré-organisée : la possibilité de nourrir les animaux, l'architecture de la cage, la présentation du Monde Sauvage comme un « parc de loisir » pour du tourisme d'un jour... c'est ce contexte particulier qui modèle le comportement des ours, permet au visiteur de construire ce comportement comme de la « mendicité », et favorise une perception aussi faussée que celle rapportée par RONDEAU.

Or, s'il est vrai que « le message profond d'un zoo est qu'il est permis aux humains de dominer les animaux » (JAMIESON, 1995 : 54) et si, comme le prétend JAMIESON (*ibid.*), toute l'expérience du zoo est cadrée par un rapport de domination sur l'animal, nous devons admettre que le zoo peut favoriser des perceptions extrêmement faussées de l'animal.

### 3. Des interactions homme/animal très personnalisées

D'une manière générale, les responsables des programmes pédagogiques dans les zoos voudraient que les visiteurs soient intéressés par les animaux en tant que membres d'une espèce, et qu'ils acquièrent des connaissances sur les espèces, leur biologie et leur comportement. Malheureusement, la plupart des visiteurs semblent préférer répondre aux *individus* qui sont exhibés devant eux (MULLAN & MARVIN, 1987).

Beaucoup d'observations disparates nous indiquent en effet que les visiteurs de zoo essaient d'engager les animaux dans des interactions personnalisées. Ils se postent face à l'animal, multiplient les comportements bizarres pour attirer son attention, essaient d'entrer en communication avec lui et de le faire réagir à eux. Lorsque RONDEAU mentionne que, quand l'ours se désintéresse du visiteur, celui-ci peut être vexé et réagir en insultant l'animal, elle décrit une situation où le visiteur a probablement le sentiment d'avoir perdu la face. Or, il ne peut avoir le sentiment d'avoir perdu la face que s'il s'est effectivement *engagé* dans l'interaction avec l'animal (*cf.* GOFFMAN, 1974). Pareillement, MITCHELL *et al.* (1992) rapportent, dans une étude sur les comportements de harcèlement à l'égard de mangabeys (zoo de Sacramento), que les hommes adultes dirigent préférentiellement leurs menaces vers les primates mâles adultes : ici aussi, les visiteurs s'impliquent personnellement dans leur interaction avec les primates.

Par ailleurs, et d'une manière générale, les visiteurs parlent aux animaux. Ils interprètent leur comportement (« Tu viens me dire bonjour ? »), les saluent à leur arrivée, et sont prompts à considérer le comportement de l'animal comme une *réponse* à leur propre comportement. Ce faisant, ils entrent avec l'animal (ou croient entrer) dans un *lien social* minimal. Au zoo d'Anvers, l'une de nos étudiantes a même observé un visiteur dire « au revoir » à un chimpanzé de la même manière que l'on quitte une interaction humaine<sup>2</sup>. Cette capacité des

<sup>2</sup> Isabelle REMACLE. Observation des interactions visiteur/chimpanzé au zoo d'Anvers. Travail d'observation non publié.

êtres humains à construire activement l'animal comme un véritable interlocuteur est connue et a été finement décrite pour ce qui concerne les animaux de compagnie (SANDERS, 1993, 1995), mais n'a jamais été plus profondément investiguée au zoo.

Il est des zoos dont la politique à l'égard du public consiste à favoriser délibérément le développement de liens d'attachement avec les animaux. Ce fut le cas par exemple à La Chaux-de-Fonds (Suisse) lors de la naissance — non souhaitée ! — de trois oursons dans le Parc appelé « Bois du Petit Château ». Transmise à la presse locale, la nouvelle fut célébrée comme un véritable événement. Un concours de prénoms fut organisé dans les écoles de la ville, et lors de la première sortie des oursons à l'air libre une cérémonie de baptême officiel fut organisée en présence des enfants de la ville et de leurs parents. Beaucoup de zoos procèdent de la sorte pour attacher le public à leurs animaux. Il s'ensuit un style relationnel particulier, les animaux deviennent des mascottes, des animaux de compagnie un peu spéciaux. Le public les a vus grandir, il les connaît personnellement, les appelle par leur prénom et, le cas échéant, vient les visiter régulièrement et prendre de leurs nouvelles. L'usage que font les zoos de la capacité du public à s'attacher familièrement à des animaux sauvages captifs pose d'ailleurs des problèmes éthiques (soulevés notamment par ALLEN, 1995). Car la plupart du temps les animaux nés dans un zoo n'y restent pas mais partent pour un autre zoo<sup>3</sup>.

#### 4. Les zoos et les mécanismes de déclenchement innés

Les zoos connaissent bien cette réaction typique et intense des visiteurs face à un bébé animal : ils s'écrient inmanquablement : « oh, des bébés ! » sur un ton attendri et d'une voix plutôt aiguë, ce qui a pour effet immédiat d'attirer les autres visiteurs. Konrad LORENZ a rattaché cette réaction à la reconnaissance de traits infantiles communs aux êtres humains et aux autres espèces animales. Il a reconnu que cette réaction faisait partie de ce que l'éthologie a appelé les « mécanismes de déclenchement innés », et lui a attribué un rôle très important dans la structure des sociétés humaines (1950, *in* LORENZ, 1970 : 123). De fait, l'attraction des visiteurs pour les bébés animaux est intense et quasi irrépressible. Une étude réalisée à l'université de Jacksonville intitulée « Understanding our visitors » a montré que la présence d'un jeune animal peut augmenter le pouvoir d'attraction d'une exhibition d'au moins 100 % (BITGOOD *et al.*, 1986, cité par ALLEN, 1995 : 293). RONDEAU (1995) a observé des résultats concordants en ce qui concerne les ours : les visiteurs restent de une à trois minutes devant la cage des ours au Monde Sauvage, où ils peuvent les nourrir, et de 3 à 15 minutes devant la cage d'une femelle ours accompagnée de ses trois oursons au Bois du Petit Château, à La Chaux-de-Fonds.

---

<sup>3</sup> Dans le cas des trois oursons de La Chaux-de-Fonds, devenus une charge, ils ont suscité les pires rumeurs, avant d'être transférés dans un parc espagnol nouvellement construit.





**Photo 2.** Ce tigre de Sibérie, d'une valeur d'exhibition considérable, ne cesse de voyager d'un zoo à l'autre. Partout on espère qu'il drainera les visiteurs.

*Zoos know that the exhibition value of an animal rests an irrational motive.*

Beaucoup de zoos utilisent « l'attractivité » des jeunes animaux pour faire venir le public en masse, et le revendiquent comme la seule manière de maintenir l'intérêt du visiteur pour la vie animale (sauvage) : « Dans une communauté, les animaux du zoo appartiennent aux gens, et si les animaux du zoo cessent d'être les animaux familiers (les « pets ») de la communauté, les gens arrêteront de venir au zoo. Ils arrêteront de supporter les zoos, et ils perdront leur intérêt pour la vie sauvage. Nous devons harponner le public en lui montrant des animaux « mignons » (CARRAS, 1995 : 298). Ceci peut éventuellement causer des problèmes de surpopulation (*cf.* le cas des ours, en surplus dans les parcs européens).

Les êtres humains ont d'ailleurs naturellement tendance à traiter les animaux comme des êtres inférieurs, sur le registre de l'enfant à protéger. Selon RUSSELL (1995), qui a réalisé une enquête de type ethnographique auprès d'éco-volontaires travaillant avec des orangs-outangs (enfants et jeunes adultes) à Bornéo, l'animal comme enfant à protéger est la construction sociale de l'orang-outang la plus fréquente. Interrogés sur leur expérience auprès des animaux, plus de la moitié des participants qualifient en effet d'abord ce primate d'« enfantin », et seulement un tiers d'entre eux le considèrent d'abord comme « sauvage » (RUSSELL, 1995 : 155).

### Discussion : une perception fortement anthropocentrée de l'animal

En proposant au visiteur d'entrer dans certains patterns interactionnels avec les animaux exhibés (l'animal-spectacle, l'animal-dominé, l'animal-interlocuteur, l'animal-compagnon, l'animal-bébé), le zoo lui assigne en même temps un point de vue fortement anthropocentré. Lorsque le pattern interactionnel dominant est celui du zoo comme occasion sociale, l'intérêt que le visiteur peut développer à l'égard de l'animal est subordonné à une activité plus générale et typiquement humaine : se distraire et s'amuser. Lorsque le visiteur est encouragé à s'engager subjectivement et émotionnellement dans des interactions personnalisées avec les animaux, son point de vue est forcément délimité de manière étroite par la position particulière qu'il occupe dans l'interaction avec l'animal. Dans tous les cas décrits ci-dessus, le zoo n'est que l'occasion de répéter avec des animaux captifs des patterns relationnels typiquement humains et culturellement déterminés.



**Photo 3.** Quand il est permis de nourrir les animaux, ceux-ci adoptent fréquemment des comportements de « mendicité » qui amusent le visiteur.

*A typically anthropocentered interaction when the visitor is allowed to feed them, the animals usually learn to adopt a « funny » begging posture.*

Il ressort donc des quelques figures du dialogue homme/animal décrites ici que le zoo favorise des modes d'interaction peu compatibles avec le genre de connaissance objective de l'animal qu'il dit vouloir favoriser (la connaissance de l'animal dans son milieu naturel). Au contraire, ces cadres interactionnels sont davantage des outils de méconnaissance de l'animal. Que l'on songe



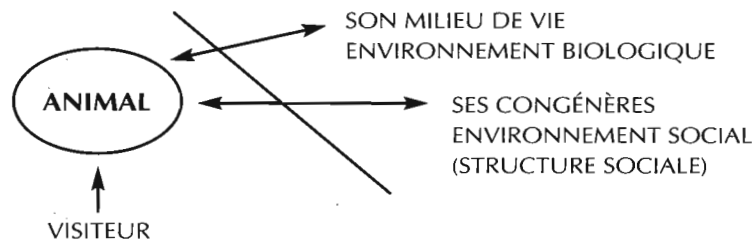
aux comportements aberrants adoptés envers les animaux (donner des croissants à des dauphins...) ou aux accidents, parfois mortels, dont peuvent être victimes des visiteurs « aveuglés » par une émotion inadéquate comme le désir de se blottir entre les pattes d'un « gentil » ours blanc (zoo du Bronx) ou de caresser un bébé rhinocéros (zoo de Bâle).

### B. L'animal-objet et l'animal-sujet

Dans la mesure où l'émotion humaine est fortement mise à contribution dans chacun des cadres interactionnels que nous avons décrits, on pourrait y voir la confirmation de l'idée que l'émotion ne peut être un guide pour la connaissance de l'animal, et qu'elle doit être combattue voire supprimée pour que puisse survenir une connaissance objective. Cette position cadre bien avec l'épistémologie cartésienne, toujours suspicieuse à l'égard de la subjectivité, de l'illusion des sens et du sentiment, et c'est la position que défendent les adversaires des zoos, pour qui la mission éducative de ces institutions n'est au mieux qu'une illusion, au pire qu'un prétexte à l'exploitation commerciale d'animaux captifs.

Cependant, si l'objectif des zoos est de motiver le public à protéger les espèces sauvages, comme ils l'affirment, il est évident qu'il leur faut toucher ce public. Il est important que le public se sente concerné, engagé, et une information purement didactique donnée dans un contexte désincarné a peu de chances d'aboutir à cela. S'il veut remplir correctement sa mission de sensibilisation et de mobilisation pour la protection de la vie sauvage, le zoo est donc placé devant la nécessité d'activer les émotions du visiteur envers les animaux. Mais comment ?

« Le jardin zoologique moderne a quelque chose d'autre à montrer que l'animal lui-même, c'est l'animal dans ses rapports avec le temps et l'espace, mais non plus en tant qu'objet, mais en tant que sujet » (HEDIGER, 1953 : 227). Hélas, près de 50 ans plus tard, bien des jardins zoologiques ne sont pas encore devenus modernes au sens de HEDIGER, et continuent à nous montrer des animaux-objets. En effet, aucun des cadres interactionnels identifiés dans la première partie ne permet de percevoir les animaux dans leurs relations naturelles avec le temps et l'espace puisque ces relations sont inexistantes (voir **figure 1**).



**Fig. 1.** L'entité que perçoit le visiteur n'est pas un animal complet.  
*What the visitor perceives is not a complete animal.*

Et même lorsque des panneaux explicatifs mentionnent ces relations, le visiteur n'en aura qu'une conception très abstraite, et ne pourra certainement pas les percevoir. La thèse que nous aimerions soutenir ici est que l'émotion au zoo n'est un obstacle à la connaissance que dans la mesure où les animaux exposés sont des animaux-objets, au sens donné par HEDIGER, et non parce que l'émotion serait, en soi, un obstacle à la connaissance, ou parce que les visiteurs seraient trop peu éduqués, trop « bêtes » ou tout simplement incapables de s'intéresser à l'animal en dehors d'interactions anthropocentrées.

### 1. Le cas de Toni, un animal-objet<sup>4</sup>

Le cas de Toni, une femelle gorille des plaines âgée de vingt ans, est exemplaire de ce que nous entendons par « animal-objet ». Pensionnaire du zoo de Columbus, Toni attend, au moment où débute le reportage, son septième enfant. Jusqu'à présent, elle n'a pas réussi à élever un seul de ses rejetons, et tous ont été placés en nurserie où ils ont été élevés par des humains (qui tentent de se comporter en gorilles) puis réintégrés vers l'âge de deux ans dans un groupe d'animaux. Pour cette septième naissance, l'équipe de gardiens décide de tout mettre en œuvre afin que la jeune femelle puisse élever son petit avec succès. On la change de groupe, on modifie son alimentation, on surveille très étroitement sa santé. Au fur et à mesure que le terme approche, on désinfecte soigneusement la nurserie, on installe une civière à côté de la cage de Toni (au cas où...) et une caméra télécommandée surveille la cage en permanence. Des volontaires se relayent vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant un moniteur afin de ne pas rater la naissance. Le père du futur nouveau-né est un mâle prêté depuis plusieurs années par le zoo de San Francisco, Sunshine. Il partage la cage de Toni et on espère qu'ils vont pouvoir former un nouveau groupe familial.

Finalement, cinq jours après le terme, Toni met au monde une petite femelle. A partir de ce moment, la mère et le bébé seront surveillés en direct dix-huit heures par jour. On enregistre la fréquence des tétées, le poids des déjections du bébé, le volume de ses urines. Au petit matin qui suit la naissance, première angoisse pour les gardiens : Toni n'a pas coupé le cordon ombilical, ni mangé le placenta. Le cordon est enroulé autour du bras du bébé, et l'équipe essaye, sans succès, de le couper. Finalement il tombe ; la tension se relâche mais la surveillance étroite de Toni et du bébé continue. La nuit, on l'observe à la torche électrique, à intervalles réguliers. Le petit a l'air de bien se porter, mais soixante-cinq heures après la naissance la vétérinaire remarque une tétée très longue (dix-huit minutes), l'allaitement devient irrégulier... « Le bébé de Toni semblait assez fort, mais quelque chose clochait entre la mère et l'enfant » dira plus tard une gardienne. Le septième jour, le bébé n'a pas tété de toute la journée et en fin de journée Toni semble fatiguée. Le bébé a l'air de s'affaiblir et Toni paraît s'en désintéresser. Il faut intervenir. Les gardiens donnent l'alerte et une équipe médicale se réunit autour de Toni pour évaluer la situation. Les médecins (la vétérinaire et deux spécialistes en néonatalogie de

<sup>4</sup> Les faits et les citations rapportés ici sont issus de *The Urban Gorilla*, *op. cit.*

l'hôpital de la ville) sont d'avis de réhydrater le petit et de le rendre directement à la mère. « Quand on lui a pris son premier bébé, Toni l'avait déposé sur le sol à la simple vue du pistolet anesthésiant » explique l'une des gardiennes qui, masquées et en tenue stérilisée, se pressent autour de la cage. Mais c'est toujours une opération délicate de prendre un bébé à sa mère. On réussit finalement à prendre le nouveau-né de Toni, qui n'est réintroduit auprès de sa mère qu'une semaine plus tard. « Mais Toni a refusé la présence de son petit, pour des raisons inexplicables » dit une gardienne. La femelle le renifle, puis s'en éloigne le plus possible, venant se placer tout contre la grille, près des gardiens qui surveillent anxieusement la scène. « C'est difficile d'imaginer pourquoi Toni a repoussé son enfant. On lui a donné toutes les chances. C'étaient peut-être des souvenirs de son passé, ou un problème médical qu'on n'a pas vu » conclut la gardienne. Le petit est finalement placé en nurserie, et ne sera réintroduit dans un groupe qu'à l'âge de quatorze mois.

L'histoire édifiante de Toni nous montre un animal coupé de ses relations de sujet avec le temps et l'espace. Toni n'a aucun contrôle sur son environnement immédiat, mais est au contraire étroitement contrôlée. Elle n'a pas choisi le père de son enfant, ni l'endroit où le mettre au monde ; pour lui donner « toutes les chances » de s'occuper avec succès de son nouveau-né, on a changé sa nourriture, on a procédé à des examens médicaux complets, on l'a changée de groupe et on l'a placée dans une cage aseptisée (en intérieur) où elle est surveillée en permanence par au moins une personne. Nous ne saurons jamais ce qui a fait que l'allaitement est devenu irrégulier, et que Toni s'est désintéressée progressivement de son petit. Par exemple, nous ne pourrions pas évaluer l'impact de la surveillance constante et extrêmement attentive (et anxieuse !) dont elle et son petit ont fait l'objet. Mais on ne peut imaginer que, pour Toni, cela n'ait eu aucune importance. Le plus étonnant dans cette histoire est peut-être bien l'incompréhension des gardiens lorsque, après une semaine de séparation, ils observent Toni « rejeter » son petit. Plutôt que de se demander quel impact leur propre comportement a pu avoir sur l'animal et sur la relation mère-enfant, et de mettre cela en rapport avec la vie sociale normale des mères dans un groupe de gorilles (et en particulier les interactions qui s'organisent autour d'un nouveau-né), ils invoquent des problèmes issus de son passé... dans la tradition de notre psychologie de sens commun.

Ce que montre également l'histoire de Toni, c'est qu'un animal-objet comme ce gorille est en réalité un animal incomplet, au plein sens (biologique) du terme. Les structures (plus vastes) qui relient l'animal à son environnement évolutif (dont le groupe social est un élément important) ont été rompues, et cet animal est devenu incapable d'assurer les soins à sa progéniture. Ce n'est pas rien, car cela nous indique que dans ce cas la survie même de l'espèce, qui dépend bien entendu de la capacité des parents à assurer les soins à leur progéniture, ne dépend pas seulement de l'intégrité organique ou médicale de l'individu. Le succès de la reproduction repose également sur l'intégrité des structures sociales et des relations avec l'environnement naturel qui sont reproduites, de génération en génération, dans les communautés sauvages.

Toni n'est donc pas seulement un animal-objet parce que nous ne sommes pas capables de percevoir ses relations dans le temps et dans l'espace avec son environnement évolutif. Elle l'est aussi parce que ces relations sont effectivement détruites. C'est en ce sens que nous avançons l'idée que Toni est un animal incomplet.

La plupart des animaux au zoo sont des animaux-objets, qui n'ont pas l'occasion d'agir en tant que sujets dans leur environnement. C'est pourquoi le visiteur ne peut percevoir les relations que l'animal établit habituellement dans le temps et dans l'espace avec son environnement évolutif (social et biologique). Le visiteur ne voit que l'animal lui-même, dans un face-à-face qui encourage une interaction personnalisée. Tout le reste lui échappe. Nous ne devons pas alors nous étonner si les modes de relation que le visiteur établit avec l'animal au zoo sont fortement anthropocentrés, et s'ils s'opposent à une bonne connaissance de l'histoire naturelle de l'animal exposé: tout, dans le zoo et la manière dont l'interaction homme/animal y est pré-organisée, y contribue.

## **2. Rendre à Toni du contrôle sur son environnement**

Aujourd'hui, les « bons zoos » agissent pour devenir modernes au sens de HEDIGER, c'est-à-dire pour exposer des animaux-sujets. Ils modifient les infrastructures et le milieu de vie des animaux afin de les rendre plus conformes à leur environnement évolutif, tout en favorisant chez le visiteur l'impression de se trouver devant une portion de nature. Pour ce qui concerne les primates, on essaye dans la mesure du possible de leur offrir la possibilité de naître, de vivre et de grandir dans un groupe social significatif. Enfin, diverses stratégies sont utilisées pour augmenter le bien-être des animaux, les distraire et leur rendre un certain contrôle sur leur environnement : dispersion de la nourriture, présentation de nourriture non préparée, liberté dans l'occupation de l'espace, etc. Les animaux qui sont exhibés dans ces conditions ressemblent davantage à des animaux-sujets ; en tant qu'individus ils sont plus complets, psychologiquement plus intacts, probablement plus heureux.

Nous pensons que, dans ces conditions, l'émotion humaine peut être un guide pour la connaissance. Comme le dit l'un des gardiens dans le documentaire cité plus haut, à propos d'un animal adulte réintroduit avec succès dans un groupe : « je ne m'attendais pas à cela. Je ne pouvais pas imaginer le plaisir immense que j'ai à le regarder simplement "être un gorille" ». Dans ce cas, les modes de relation que le public a la possibilité d'établir avec les animaux sont bien différents de ceux que nous avons identifiés dans la première partie. Ils supportent, plutôt qu'ils ne s'y opposent, une bonne connaissance de l'histoire naturelle et du comportement de l'animal. Car l'émotion est aussi, comme l'a noté l'anthropologue et théoricien de la communication G. BATESON (1984), ce qui nous permet de percevoir les « structures qui relient », c'est-à-dire les relations. C'est ce qui nous permet d'éprouver du plaisir à voir un gorille « être un gorille » et de la tristesse, de la pitié ou du mépris pour un animal incomplet, réduit à l'état d'animal-objet. C'est d'ailleurs l'émotion, plutôt que le raisonne-



**Photo 4.** Au zoo de San Diego, on tente de tromper l'ennui des primates captifs en leur offrant la possibilité de « pêcher aux termites », un comportement fréquent dans la nature.

*At the San Diego Zoo, to return some control over their environment to the animals, chimpanzees are allowed to fish for termites, thus becoming more « complete » animals.*

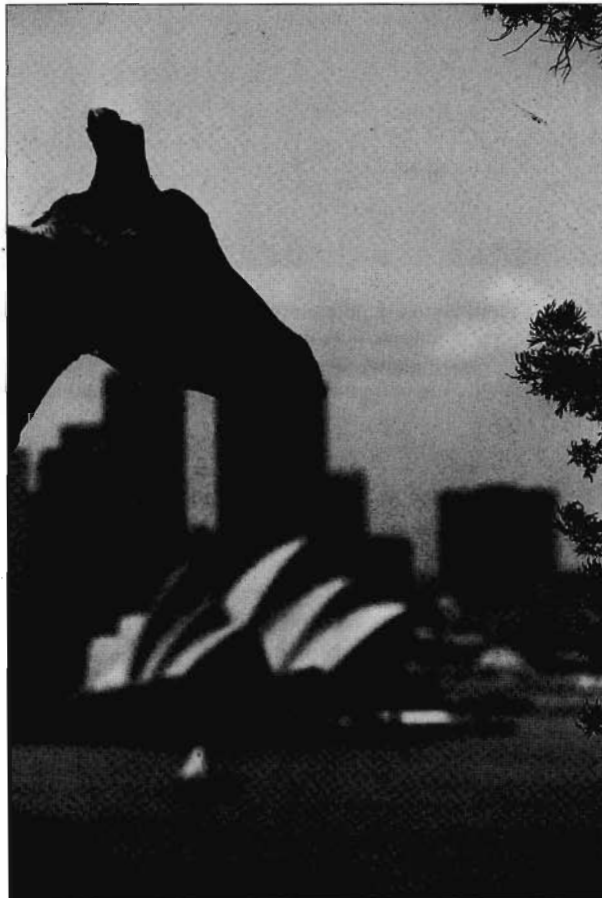
ment, qui nous permet de percevoir la différence entre ces deux sortes d'animaux. Dans ces conditions, l'émotion est un guide précieux pour la connaissance des espèces animales. Et puisque, comme le dit et le répète François TERRASSON (1994), les émotions sont un élément capital de notre relation à la nature, qu'on le veuille ou non, nous ferions mieux d'apprendre à les respecter et à les utiliser plutôt que de vouloir les réprimer.

## Conclusions

Nous pensons que les zoos doivent, effectivement, jouer sur l'émotion pour « toucher » le public. Mais s'ils veulent assumer valablement une mission d'éducation, les zoos doivent promouvoir et favoriser un type d'émotion dans lequel la notion de respect est présente. Et ceci ne peut être atteint qu'en montrant au public des animaux-sujets possédant un certain contrôle sur leur environnement immédiat, plutôt que des animaux-objets incomplets et étroitement contrôlés.

En effet, ce ne sont pas les sentiments ou les émotions qui, par essence, s'opposent à une bonne connaissance de l'animal, mais bien plutôt la manière dont les animaux sont présentés au public, et les figures du dialogue homme/

animal qui lui sont proposées. Si nous continuons à proposer au public des animaux-objets au sens de HEDIGER, il n'y a aucune raison pour que le visiteur perçoive, ni même imagine, ce que peut être un animal complet dans son environnement évolutif. Parce qu'il ne pourra percevoir les animaux qu'à travers des interactions typiquement humaines du type de celles que nous avons décrites dans la première partie, le visiteur n'aura qu'une idée fautive de ce qu'il y a à protéger, et continuera d'entretenir des conceptions complètement fausses sur les animaux qu'il vient voir.



**Photo 5.** Quoi qu'ils fassent, les zoos restent des lieux où l'animal est coupé de son environnement évolutif.

*Even the best zoo is still a place where the animals are cut apart from their evolutionary environment.*



Notons cependant pour terminer que les zoos, qui sont des lieux fermés situés dans des villes, ne pourront jamais présenter que des animaux qui, à des degrés divers, sont « incomplets » par rapport à leurs homologues sauvages qui, eux, modèlent leur propre environnement évolutif. Ceci nous amène à un autre problème. Car si les zoos réussissaient à entretenir des communautés durables en captivité, quelle serait la nécessité de maintenir des spécimens sauvages ? Si la biodiversité génétique est la seule mesure de la valeur des espèces, nous pouvons craindre le pire.

### BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN Karen (1995). — Putting the spin on animal ethics. Ethical parameters for marketing and public relations. 289-296 in NORTON *et al.* (Eds.) : *Ethics on the ark : Zoos, animal welfare and wildlife conservation*. Smithsonian Institution Press, Washington and London.
- BATESON Gregory (1984). — *Introduction. La nature et la pensée*. Seuil, Paris : 11-30.
- BEER V. (1987). — Great expectations : Do museums know what visitors are doing ? *Curator*, 30 (3) : 206-215.
- CARAS Roger (1995). — Zoos and the public. A view from the ASPCA. 297-300 in NORTON *et al.* : *Ethics on the ark : Zoos, animal welfare and wildlife conservation*. Smithsonian Institution Press, Washington and London.
- CHAMOVE A.S., G.R. HOSEY and P. SCHAEZEL (1988). — Visitors excite primates in zoos. *Zoo Biology*, 7 (4) : 359-69.
- ELLENBERGER H.F. (1964). — Jardin zoologique et hôpital psychiatrique. 559-578 in A. BRION et Henry EY : *Psychiatrie animale*. Deselée de Brouwer, Paris.
- GOFFMAN Erving (1974). — Perdre la face ou faire bonne figure ? 9-42 in E. GOFFMAN : *Les rites d'interaction*. Minuit, Paris.
- GOFFMAN Erving (1991). — *Les cadres de l'expérience*. Minuit, Paris.
- HEDIGER Heini (1953). — *Les animaux sauvages en captivité*. Payot, Paris.
- HOOD J.G. (1983). — Staying away : Why people choose not to visit museums. *Museum News*, 61 : 50-56.
- HOSEY G.R. and P.L. DRUCK (1987). — The influence of zoo visitors on the behavior of captive primates. *Applied Animal Behavior Science*, 18 : 19-29.
- JAMIESON Dale (1995). — Wildlife conservation and individual animal welfare. 52-66 in NORTON *et al.* : *Ethics on the ark : Zoos revisited*. Smithsonian Institution Press, Washington and London.
- LORENZ Konrad (1950). — Le tout et la partie dans la société animale et humaine. Un débat méthodologique. 73-174 in LORENZ (1970) : *Trois essais sur le comportement animal et humain*. Seuil, Paris.
- MAPLE Terry, Rita McMANAMON and Elizabeth STEVENS (1995). — Defining the good zoo. Animal care, maintenance, and welfare. 219-234 in NORTON *et al.* : *Ethics on the ark. Zoos, animal welfare and wildlife conservation*. Smithsonian Institution Press, Washington and London.
- MILES R.S. (1986). — Museum Audiences. *International Journal of Museum Management and Curatorship*, 5 : 73-80.

V. SERVAIS

---

- MITCHELL G., Fred HERRING and Stephanie OBRADOVICH (1992). — Like threaten like in mangabeys and people ? *Anthrozoös*, 5 (2) : 106-112.
- MOODIE E.M. and A.S. CHAMOVE (1990). — Brief threatening events beneficial for captive tamarins. *Zoo biology*, 9 : 275-86.
- MULLAN B. and G. MARVIN (1987). — *Zoo Culture*. Weidenfeld and Nicolson, London.
- NORTON Bryan G., Michael HUTCHINS, Elizabeth F. STEVENS and Terry L. MAPLE, Eds. (1995). — *Ethics on the ark. Zoos, animal welfare and wildlife conservation*. Smithsonian Institution Press, Washington and London.
- RONDEAU Giseline (1995). — *Les relations de l'homme à l'ours captif. Lieux, langage et représentations. Analyse comparative des interactions dans deux parcs animaliers*. Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de licenciée en Arts et Sciences de la Communication, Université de Liège.
- RUSSELL Constance L. (1995). — The social construction of orangutans : an ecotourist experience. *Society and Animals*, 3 (2) :151-170.
- SANDERS Clinton R. (1993). — Understanding dogs : caretakers attribution of mindedness in canine-human relationships. *Journal of Contemporary Ethnography*, 22 (2) : 205-226.
- SANDERS Clinton R. (1995). — Killing with kindness : veterinary euthanasia and the social construction of personhood. *Sociological Forum*, 10 (2) : 195-214.
- TERRASSON François (1994). — *La civilisation anti-nature*. Editions du Rocher, Monaco.